

REVUE DE PRESSE

MÉTAMORPHOSES || d'après Ovide || adaptation Sarah di Bella || mise en scène Luca Giacomoni

16 jan. > 14 fév. 2020



Le Monde janvier 2020

LA DEMARCHE

OVIDE MÉTAMORPHOSÉ PAR LES FEMMES.

Pour traiter des violences sexistes, le metteur en scène Luca Giacomoni a travaillé avec des apprenties comédiennes, issues d'un atelier de théâtre de la Maison des femmes de Saint-Denis. Une catharsis à découvrir sur scène à paris.

Texte Anaïs COIGNAC - Photo Simone PEROLARI

SUR SCÈNE RÉSONNE UN CLIC SEC ET RÉGULIER,

GLAÇANT. Celui des lames de ciseaux qui découpent un bouquet de roses, méthodiquement, comme si cela ne devait jamais s'arrêter. Daphné, la nymphe de la pièce *Métamorphoses*, d'après Ovide, s'est changée en végétal pour échapper aux assauts d'Apollon qui confond amour et possession. Frustré, le dieu s'emploie à la détruire, tige après tige, pétale après pétale. Sur le plateau, en ce jour de répétition, c'est Daphné qui tient l'instrument de son propre supplice, une manière de se le réapproprier. « Ce personnage me correspond. Je me suis moi aussi vue courir et être toujours rattrapée par la violence. Elle est d'abord physique puis mentale », explique son interprète, Sylvie Togba. La quadragénaire est l'une des trois apprenties comédiennes de ce spectacle mis en scène par Luca Giacomoni qui sera joué du 16 janvier au 14 février au Théâtre de la Tempête, à Paris, avec trois comédiennes professionnelles et deux chanteuses. « Maintenant, cette violence, je la vois comme un objet, j'ai réussi à prendre le dessus », assure-t-elle. Les trois comédiennes amatrices ont été choisies parmi les participantes d'un atelier de théâtre mené pendant un an au sein de la Maison des femmes de Saint-Denis (93), qui accueille des personnes vulnérables ou victimes de violences. La structure a ainsi organisé divers ateliers d'expression pour ces patientes souvent mutiques. « Elles ont pris conscience de la puissance de leur parole », se félicite la fondatrice, Ghada Hatem. Depuis le mouvement de dénonciation des féminicides et le Grenelle contre les violences conjugales de septembre 2019, ces actions semblent enfin « moins exotiques », reconnaît-elle.



Luca Giacomoni et Sylvie Togba lors d'une répétition de *Métamorphoses* en décembre 2019.

L'expérience théâtrale a même si bien fonctionné que l'institution a décidé de la poursuivre. Ces ateliers feront désormais partie des activités proposées à l'année dans le cadre du processus de reconstruction. Les débuts ont pourtant été difficiles. Le fait que le metteur en scène soit un homme a d'abord agi comme un repoussoir, même s'il était en binôme avec la réalisatrice Nadine Naous. « Quand j'ai vu Luca, ça m'a dérangée, j'ai failli partir. À l'époque, j'avais la haine envers les hommes. Je me sentais comme un escargot, je me refermais dès qu'on touchait une de mes antennes », se rappelle Hadassah Njengue, 37 ans, qui joue également dans la pièce. « Aujourd'hui, j'ai confiance en lui. Il se met à notre place », précise-t-elle. Au Théâtre de la Tempête, elle incarne Méduse, figure mythologique changée en monstre à cause de sa beauté. Ce jour-là, elle apparaît en répétition face à un grand calamar odorant et dégoulinant d'encre qu'elle pose contre son sein doucement comme on berce un enfant, avant de lui trancher la tête. « Une libération », dit celle qui s'est longtemps crue folle, habitée par d'obscures pensées, en réalité symptômes des traumatismes liés à un mariage désastreux au Cameroun qu'elle a fini par fuir. Une vie et des êtres laissés derrière elle. « Avec le théâtre, j'ai trouvé un territoire, affirme-t-elle. J'ai appris à être moi-même, à me transformer dans la peau de l'autre. Quand on va aussi profond en soi, on peut compatir avec l'autre. C'est une thérapie. »

Luca Giacomoni avait déjà travaillé avec des non-professionnels. En 2016-2017, avec sa compagnie Trama, il avait dirigé des ateliers en détention. S'en était suivi un spectacle, mythologique là aussi, *L'Iliade*, d'Homère, qui avait remporté un succès critique et public. « J'espérais qu'avec les *Métamorphoses*, on pourra montrer qu'il n'y a pas de théâtre social mais du théâtre tout court », lance le seul homme de cette production. « Ce qui nous rassemble, c'est Ovide. C'est ainsi qu'on évite les pièges. » L'idée de la pièce lui est venue en découvrant la culture du symbolisme chez les femmes de la maison de Saint-Denis, cette capacité à teinter leurs récits d'imagerie. Des trois amatrices qu'il a sélectionnées au fil d'un long processus, il sait d'ailleurs peu de choses. Il n'a découvert que par la force des choses leur statut de sans-papiers. Depuis, une avocate a été engagée et les comédiennes obtiendront un contrat de bénévolat en cas de difficulté, leur cachet restant bloqué jusqu'à l'obtention d'une hypothétique carte de séjour. Luca Giacomoni pointe l'« invisibilité » globale de ces femmes, qui fait écho à la pièce. « Quand on est une actrice blanche, suivie par Mediapart [Adèle Haenel], plus puissante que son agresseur, on est entendue, et c'est très bien. Mais qu'en est-il quand on est noire, immigrée, sans-papiers ? » Lui se refuse à les regarder comme des femmes victimes de violences, même s'il perçoit combien le texte résonne en chacune d'elles. Un gage de justesse pour l'ensemble des interprètes. « Elles font tomber nos barrières parce qu'elles n'en ont pas », lâche Laétitia Eido, qui a joué dans le film *Tel Aviv on Fire*. Les trois femmes, elles, prennent confiance. « Avant je ne pouvais rien faire, j'avais toujours peur, même d'un enfant, malgré mes études. Aujourd'hui, je suis capable de dire non, d'exprimer une idée. Et je continue à me découvrir », lance Sylvie Togba, le visage illuminé par un immense sourire. « Le 16 janvier, ce que je veux montrer, c'est ma métamorphose à moi. »